

Le dispositif de la Maison Verte

Un modèle ? Un outil de travail ?

Un lieu d'accueil, d'écoute, de socialisation.

Un lieu de rencontre.

Mais de quelles rencontres parlons-nous ?

Et pourquoi doivent-elles s'inscrire dans l'anonymat ?

Marie Nicole Rubio m'a demandé de venir parler de ce concept d'anonymat qui est devenu la clef de voûte de nombreux lieux d'accueil depuis presque 40 ans en France et à l'étranger.

Elle pense que ce concept d'anonymat est difficile à soutenir dans le contexte social de certaines équipes, qu'il n'est pas très bien ou pas du tout compris dans ses implications théoriques et qu'il est parfois très mal perçu par les financeurs dans leur désir d'évaluation.

J'ai accepté cette invitation en tant que professionnelle ayant fait parti de l'équipe fondatrice de la Maison Verte, dans l'idée d'accomplir ce que Jean-Pierre Vernant appelle un devoir de mémoire. Devoir de mémoire qui ne peut surgir que dans les derniers temps d'une vie. Devoir de mémoire qui concerne l'histoire de la Maison Verte, mais n'engage aujourd'hui que ma "mémoire individuelle" puisque je ne suis plus, depuis 11 ans, à la Maison Verte, même si je continue un travail de transmission avec des équipes qui me sollicitent.

Dans son dernier livre: "La traversée des frontières" Jean-Pierre Vernant écrit:

"Entre ces trois formes de mémoire—individuelle, sociale, historienne—il y a des connivences et des oppositions. Sans chercher ici à les développer, je dirai seulement que la mémoire historienne ne peut ignorer, à côté des documents "objectifs", l'expérience irremplaçable des témoins, de ceux qui ont vécu les événements.

Ces témoins, en accomplissant leur devoir de mémoire, ne sauraient, de leur côté, négliger cette exigence de vérité qui est au cœur du travail de l'historien; c'est à cette double condition que la mémoire sociale pourra faire son travail de rattachement au passé, en évitant la mythologie sans tomber dans l'oubli"¹

Je vais donc revenir sur la genèse de cette idée d'anonymat en convoquant ces trois formes de mémoire.

Individuelle, qui concerne mon histoire personnelle avec cette *idée d'anonymat* que j'ai inventée en septembre 1977, en tant qu'éducatrice dans le XVème arrondissement de Paris, au

¹ Jean –Pierre Vernant spécialiste de la Grèce Antique, Professeur Honoraire au Collège de France : « La traversée des frontières Entre Mythe et Politique. »

moment où j'ai ouvert un premier lieu d'accueil enfants/parents dans un service d'action éducative en milieu ouvert une journée par semaine.²

Collective, qui concerne la rencontre des 6 personnes qui ont construit ensemble la Maison Verte avec son architecture singulière et dans laquelle cette **idée** d'anonymat est devenue **un concept** organisateur du dispositif de la Maison Verte ceci dans une double perspective.

Sociale, puisque ce concept organise à la fois une coupure et une relation spécifique avec des institutions extérieures à la Maison Verte. Pas de rendez-vous, de dossiers. Nous ne transmettons pas à d'autres professionnels du secteur ce que nous partageons avec des parents et des enfants au quotidien des journées. Pas de retour à la PMI au sujet de la visite d'un enfant ou d'un parent. Pas de signalement possible. Pas de mise en relation au sujet du suivi d'un enfant entre le lieu d'accueil et une équipe de CMPP. Nous ne faisons pas non plus de réunions de synthèse entre nous pour parler d'un enfant en particulier ou d'une problématique parentale, ou du comportement de toute personne qui l'accompagne. *Par contre, nous fournissons depuis 1979 des « statistiques » qui permettent à notre organisme tutélaire d'avoir une lecture du fonctionnement de la Maison Verte.*³

Clinique puisque ce concept organise une pratique singulière à l'intérieur du lieu d'accueil qui fonctionne sur un mode *horizontal, sans hiérarchie*.

Le concept d'anonymat, dans son implication clinique, est aussi exigeant que dans son implication sociale, il nous oblige à prendre en compte que la rencontre puisse être sans lendemain. Ce qui

² Cette "Idée" d'anonymat" était déjà présente dans le travail des "éducateurs" de rue.

Educateurs qui intervenaient dans des quartiers hors institution avec l'accord des politiques et des partenaires sociaux. Idée hautement politique dans une société, puisque qu'elle témoigne de la capacité de cette société à permettre à des jeunes adolescents de faire des rencontres avec des éducateurs présents dans un quartier, sans idées de contrôle, de suivi, de soins, dans ces moments où ils ont parfois besoin d'un passeur entre générations parce qu'ils sont en crise avec : leurs parents, l'école ou parfois, la société. Anonymat qui n'est pas acceptable ou tout simplement pas "envisageable" dans des sociétés organisées sur un mode autoritaire.

³ A la Maison Verte, l'adulte qui est présent avec l'enfant ou les enfants remplit en partant une feuille où il doit faire une croix dans chaque colonne qui lui est proposée.

Adulte tutélaire présent avec l'enfant: Père, Mère, ou Autre —Le prénom de l'enfant.

La tranche d'âge : entre 1 mois et 1 an— 2ans et 3 ans— et 3ans et 4 ans— —La situation géographique : Paris hors Paris—Une participation financière est demandée aux parents, elle est laissée à leur appréciation, elle témoigne de leur implication dans ce processus de socialisation et d'écoute offert à l'enfant. Il y a donc une colonne participation financière et une colonne où l'adulte inscrit le temps de sa présence dans le lieu.

—L'équipe en parallèle marque sur un cahier : le prénom de l'enfant à l'arrivée en ajoutant un petit (N qui veut dire nouveau). —La feuille d'inscription et le cahier, sont des outils d'évaluation pour les instances financières et cela depuis 1979. Elles reçoivent chaque année ces statistiques. Elles peuvent avoir une lecture de la fréquentation de ce lieu, mais **dans l'anonymat**.

Elles peuvent comptabiliser le nombre de passages— le nombre d'enfants nouveaux— le nombre de pères— l'âge des enfants— le nombre de « gardes »— le nombre d'enfants du XVème, de Paris, ou hors Paris.

Par contre, il ne peut y avoir de statistique permettant de cataloguer les familles à partir de leur situation *économique, religieuse, culturelle, ou de la composition des familles : mères célibataires, couple, couples homoparentaux, couple mixte, parents de langues étrangères*. Ce qui, je crois, est d'ailleurs rendu tout à fait impossible dans la Loi en France par le CNIL.

implique dans l'accueil une certaine rigueur dans les implications théorique de ce « sans lendemain ».

Nous travaillions dans l'ici et maintenant de chaque journée. Et c'est cet « ici et maintenant » qui a fait la force et la fragilité de ces lieux depuis presque 40 ans. C'est dans l'ici et maintenant que l'enfant peut être entendu au moment où personne n'entend rien. C'est dans l'ici et maintenant que nous allons accueillir la question du lien enfant/parents dans sa complexité.

Il s'agit à la fois d'un possible accompagnement *à la parentalité* à l'articulation de l'éducatif et du social, mais aussi de ce qui est plus difficile à transmettre d'une pratique *dans la parentalité* à l'articulation de l'analytique et de l'éducatif.

Historienne enfin, à travers des temps de scansion avec une institution comme la Fondation de France ou une association comme le Furet, à partir de colloques, de désir d'évaluation, de recherche universitaire et cela depuis presque 40 ans.

Ce que Jean-Pierre Vernant appelle la mémoire sociale qui doit faire son travail de rattachement au passé, en évitant la mythologie sans tomber dans l'oubli".

MEMOIRE INDIVIDUELLE.

En septembre 1977 dans le XV^e arrondissement de Paris, dans un quartier D'HBM⁴ j'ai ouvert, une journée par semaine, un lieu d'accueil enfant/parent dans les locaux d'un service d'action éducative en milieu ouvert.⁵

Cette idée d'un lieu d'accueil enfant/parents avait surgi en 1974, dans une mise en tension de mes réflexions d'éducatrice interpellée par la violence rencontrée en 1962 dans une institution d'enfants, de ma rencontre avec la psychanalyse en 1964 dans un centre d'observation, et de mes questions de jeune mère confrontée entre 1968 et 1971 aux réaménagements psychiques provoqués par le quotidien avec trois jeunes enfants qui étaient nés à 18 mois d'intervalle.

Un lieu autonome qui fonctionnerait sans rendez-vous, sans dossier, sans prise en charge, sans suivi des parents et des enfants.

Cette « *idée d'anonymat* », je l'avais travaillée durant l'année 1977 en partenariat avec un groupe de professionnels qui intervenaient sur l'arrondissement : les assistantes sociales de secteur CAF, une psychologue de la maternité du XV^eme, des directrices de crèches, et d'autres intervenants du secteur intéressés par cette idée d'un lieu de prévention précoce pour les enfants accompagnés par un adulte tuteur.

Un lieu où les enfants pourraient être entendus au moment où personne n'entend rien.

⁴ Habitat à loyer modéré, en général, avec une architecture des années 1930.

⁵ Service d'action éducative en milieu ouvert, mandat administratif, dans la Sauvegarde de l'adolescence de Paris, 50 rue Sainte Croix de la Bretonnerie. Directeur Jean Blettner fondateur du GRAPPE (groupe action recherche pour la petite enfance) et du Journal L'enfant, d'abord spécialement conçu pour accompagner les Assistantes Maternelles. Organisateur en 1977 des Etats Généraux de la petite Enfance.

En effet, pour se construire, chaque enfant doit passer par des étapes du développement où il refait en peu de temps, comme le disait Freud, tout le chemin de l'humanité, avec les trois interdits fondamentaux : celui du cannibalisme, de l'inceste, et du meurtre.

Interdits qui structurent l'enfant, mais parfois aussi l'attaquent dans le quotidien de l'éducation si les interdits posés sont porteurs d'une violence qui n'est pas gérable pour la psyché de l'enfant, comme nous pouvons le constater dans la petite séquence suivante que j'ai observée un jour dans un jardin public.

Une mère dans un espace de jeu, fonce sur son fils d'environ 18 mois qui vient de bousculer un enfant ... elle lui dit avec colère « Je ne veux pas que tu pousses les autres enfants ».

L'enfant hurle, mais avec une telle détresse que d'autres mères interviennent pour dire que ce n'est pas si grave. Personne n'a vu que la mère de l'enfant, tout en lui parlant lui a fait un poinçon dans le cou, laissant deux marques rouges avec ses ongles. S'en est-elle rendue compte dans sa colère ? Ce n'est pas certain mais, pour l'enfant, les mains de la mère ont dit bien autre chose que les mots... Elles ont dit que la violence était permise quand on était le plus grand.

En février 1977, sur fond d'une autre forme de violence, plus collective cette fois, qui avait surgit entre les habitants du quartier d'HBM du XVe et les habitants du quartier luxueux du Front de Seine qui venait d'être construit, j'ai rencontré Marie-Noëlle Rebois qui habitait elle-même dans les tours du Front de Seine.

Elle avait téléphoné à la Sauvegarde de l'adolescence de Paris, en disant qu'elle s'inquiétait des réponses qu'elle jugeait inadéquates des résidents des tours à l'égard des adolescents du quartier D'HBM: embauche de maîtres-chiens pour surveiller le quartier ou de vigiles armés pour intimider les adolescents du quartier. Elle voulait savoir si, au titre d'un service de prévention, nous pourrions apporter une autre réponse.

Je lui ai alors répondu que j'étais plus sur un projet de prévention précoce, et je lui ai parlé de ce lieu d'accueil enfant-parent que je devais ouvrir en septembre 1977.

Un lieu ouvert sur la cité où il n'y aurait pas des enfants de tours de luxe et des enfants de quartier d'HBM, mais des enfants et des parents qui pourraient se rencontrer dans un lieu de vie, d'écoute et de socialisation, où ils seraient reçus exclusivement en tant que parent, indépendamment de leur statut social ou de toute problématique sociale.⁶

Marie-Noëlle Rebois m'a alors dit qu'à Paris, une équipe de psychanalystes étaient sur un projet qui lui semblait très proche du mien, et elle m'a mise en relation avec Pierre Benoît, Françoise Dolto, Colette Langignon et Bernard This.

⁶ Marie-Noëlle Rebois est devenue présidente d'un club de rue qui a été ouvert dans un local proposé par le Front De Seine, ce qui a apaisé les jeunes de la cité d'HBM. C'est à dire que les liens entre les deux quartiers ce sont petit à petit tissés à partir de plusieurs modes d'intervention qui sont devenus complémentaires, mais dans le respect de chacun.

Ils étaient alors engagés dans *un projet de consultation précoce enfants- parents*, qu'ils ne pouvaient pas réaliser dans leur CMPP pour un problème d'agrément. Ils cherchaient à louer des locaux dans le Front de Seine. J'étais sur un dispositif d'accueil ouvert sur le quartier.

L'histoire fondatrice de ce lieu s'inscrit donc à de multiples croisements : celui de la rencontre de deux praxis : celle de l'éducateur, celle du psychanalyste. Celui de trois terreaux de recherches : le quotidien de l'éducateur : en crèche, en institution, en PMI ; le quotidien d'une mère ; le travail en consultation pour les psychanalystes que se soit dans une institution ou en cabinet libéral.

Ensemble, nous avons décidé de construire la Maison Verte *hors de toute institution* en prenant appui sur la loi 1901⁷ dans une boutique de quartier qui donnait sur une place publique. Le dispositif de la Maison Verte en est la mise en acte. Mise en acte qui vient bousculer nos représentations au sujet de l'éducation, de la socialisation, du thérapeutique. Mise en acte toujours discutée ou même refusée par les éducateurs, les psychanalystes et les politiques, mais toujours fructueuse dans l'accueil de l'enfant et des adultes qui l'accompagnent.

J'ai travaillé pratiquement toute ma vie dans des cadres d'intervention qui avaient comme support le *quotidien* de l'enfant : en institution spécialisée, où l'on prive les enfants très souvent de toute leur histoire familiale au moment d'un placement. En service éducatif en milieu ouvert avec un mandat administratif où j'allais dans des familles en très grandes difficultés sociales et psychologiques, parfois porteuses de carences éducatives graves auprès des enfants. En Club de rue où des éducateurs interviennent sans mandat, en inscrivant leur présence dans le tissu social d'un quartier, où j'ai rencontré les phénomènes de bandes, les conflits de société, la violence, et des passages à l'acte à répétition. Et enfin, durant dix ans, comme responsable d'une crèche et d'un jardin d'enfant dans un centre d'hébergement qui recevait des familles en difficulté qui n'avaient plus de logement et souvent plus de travail. Ce centre était destiné, suivant son habilitation, « à recevoir des personnes présentant des troubles du comportement ou de la personnalité, susceptibles de bénéficier d'une éducation à caractère psychopédagogique et médico-social ».

Toutes ces familles dites « en difficulté », qui venaient de pays divers, m'ont beaucoup « enseigné ». Elles avaient leur culture, leur conception éducative, leur religion, leur histoire familiale singulière. Elles étaient parfois émigrées économique ou, pour d'autres, en exil suite à des conflits violents dans leur pays : guerres, conflits ethniques ou religieux.

Depuis son ouverture, la Maison Verte est donc, par la diversité des parcours de l'équipe d'origine, un lieu insolite qui s'est construit autour de 3 négations : « ni un lieu de garde, ni un lieu de soin, ni un lieu de suivis.

⁷ Loi 1901

Un lieu de brassage entre la langue des parents, la langue de l'enfance et celle de l'ordre social, où, dans les échanges, tous les partenaires acceptent qu'il y ait du jeu dans la langue ; mais c'est *essentiellement parce qu'il y a une absence de hiérarchie dans ce lieu* que les rencontres vont produire des effets pour tous ceux qui vont le faire vivre : accueillants, parents, enfants.

En 1929 Freud s'interrogeait sur les sources d'où découle la souffrance humaine : il en signalait trois : « la première est la puissance écrasante de la nature ; la seconde, la caducité de notre propre corps ; la troisième, l'insuffisance des mesures destinées à régler les rapports des hommes entre eux au sein de la famille, de l'état ou de la société ».

Trouver des mesures destinées à régler les rapports « au sein de la famille, de l'état ou de la société », c'est très difficile. Les êtres humains s'y sont continuellement attelés à travers l'éducation, la mise en place de lois juridiques, la référence à des lois religieuses ou à des coutumes organisant le lien social. Mais ces lois juridiques, religieuses, familiales, parfois s'entrechoquent, produisant de vraies pertes de repères pour les enfants.

Pour montrer la cohérence de la rencontre autour d'un même projet et introduire l'Anonymat comme *concept organisateur du dispositif* de la Maison Verte, je vais reprendre une séquence de travail avec une maman africaine qui était venue à l'atelier jeu avec sa petite fille Mariana. Elle avait parfaitement entendu que cette idée « d'Anonymat » lui donnait une place de partenaire privilégiée dans l'écoute de son enfant et elle était venue ensuite à la Maison Verte dans le quartier des Tours de Luxe dès l'ouverture.

L'histoire de Mariana va me permettre de déployer notre façon de penser l'accueil à la Maison Verte en inscrivant comme *incontournable* la nécessité de prendre en compte au quotidien de l'éducation *la question psychique entre enfant et adulte tuteur*, si l'on a le désir d'intervenir précocement auprès d'un enfant.

MARIANA ⁸

Fin 1978, une collègue assistante sociale de secteur me parle d'une petite fille de deux ans et demie qui pique des colères absolument insupportables pour son entourage.

J'ai donc proposé à l'assistante sociale de secteur qui « *suivait* » la famille de rencontrer seule la maman à son domicile pour lui parler de cet Atelier.

⁸ Mariana et sa maman ont été, durant toute ma vie de professionnelle, présentes dans ma pensée, aux différents postes que j'ai été amenée à occuper. Elles ont été ma petite boussole intérieure. Leur histoire a été écrite et publiée plusieurs fois. Elles m'ont permis de ne pas perdre le nord dans les luttes de prestance inhérente à nos sociétés humaines, dans le maquis des idéologies théoriques, dans la violence des fonctions sociales bien estampillées par la faculté. Elles ont été les garantes de ce qui échappe à tout contrôle social soit « l'acte de création », elles sont le lieu même de ma rencontre clinique avec Françoise Dolto, rencontre qui a été subversive au regard des fonctions spécifiques attribuées à cette époque aux éducateurs et aux psychanalystes.

L'histoire de Mariana est devenue pour moi un canevas où je brode de nouvelles élaborations, où j'ouvre un nouveau champ de recherche, de réflexion, où je cherche, selon le titre d'un livre de Francis James « Le motif dans le tapis ».

J'ai expliqué à cette jeune mère, dans ce premier contact, que sa fille trouverait un espace de jeu adapté à son âge, où nous pourrions chercher ensemble comment accompagner Mariana dans ses colères. Chercher ensemble, introduisant l'idée qu'elle devait être présente en même temps que sa fille. Je lui ai bien spécifié qu'elle était libre de venir quand elle en aurait **le désir**, dans un rythme de visites qu'elle aurait tout loisir de décider.

On peut dire qu'à ce moment- là, je pose un renversement radical de positionnement en tant que professionnelle : ce n'est plus moi qui fixe des rendez- vous, qui garde la scansion du temps, le rythme des visites, leur régularité.

Je prends le risque d'une visite peut être sans lendemain, j'introduis dans le quotidien de l'accueil, cet « *ici et maintenant* » qui va *devenir la spécificité des lieux d'accueil en référence à la Maison Verte*.

Quelque temps après, cette jeune maman est venue avec Mariana à l'Atelier-Jeu⁹ un mercredi après -midi. En partant, elle m'a dit avec une grande fermeté : « Puisque je viens si je veux, pour Mariana, je veux payer », et elle a donné 10 francs pour l'atelier.

En introduisant une participation financière que je n'avais pas demandée, elle m'a signifié que mon message était bien passé. Elle validait ainsi mon idée un peu difficile à comprendre *d'anonymat* qui l'assurait que, dans ce lieu, elle serait seule partenaire dans la rencontre, sans qu'une quelconque instance extérieure ne puisse intervenir ou contrôler ses visites dans cet Atelier-Jeu.

Elle ne serait plus, m'a-t-elle dit, « **suivie** » me donnant par là à entendre combien ce petit mot que nous employons souvent sans y penser, peut être chargé de représentations pour ceux qui le reçoivent.

C'est- à -dire que cette mère avait pris acte d'un nouage spécifique dans ce lieu entre la notion de « **désir** » celle « **d'anonymat** » et celle de « **libre arbitre** »

Si le concept leur est expliqué, ce nouage entre libre arbitre, désir et anonymat est toujours perçu par les adultes qui accompagnent un enfant dans une dimension de respect .

Ils entendent très bien que, dans ce lieu, on peut déposer des choses parfois graves en toute sécurité, et qu'on peut aussi venir sans avoir à formuler une demande ou à justifier son temps de présence, vivre un moment de détente, poser une question, ou offrir à son enfant la compagnie d'autres enfants.

Parlant de l'anonymat à l'ouverture de la maison Verte, Dolto disait :

« *Nous ignorons le patronyme, l'adresse, le statut économique et social. Nous les ignorons volontairement. Ce qui importe, c'est que l'enfant soit pris pour lui-même, dans son âge, son sexe, avec sa maman, son papa, sa grand-mère, sa gardienne... c'est à dire avec la personne auprès de qui il se*

⁹ Le nom Atelier /Jeu ne veut pas dire qu'il y avait des activités organisées, il dit que, dans ce lieu de Vie, d'accueil, et de socialisation, il y avait un espace sécurisé où l'enfant pouvait naviguer à son gré, avec à sa disposition : des jouets, une maison en bois, un toboggan.

sent en sécurité et qui le relie, si ce n'est pas l'un de ses parents, directement à eux et qui le fonde fils ou fille d'Untel ou d'Unetelle, d'un certain âge et habitant ou non le quartier »¹⁰.

Nous privilégions, par contre, le prénom de l'enfant accueilli dans ce lieu comme un partenaire à part entière, ce prénom qu'il entend dès sa naissance, quand *on parle de lui* ou *quand on lui parle*, ce prénom qui construit ses premiers liens familiaux et sociaux.

Et c'est en inscrivant ce prénom sur un tableau à son arrivée que nous le recevons avec ses parents, une nounou, ou tout autre adulte tuteur qui l'accompagne ce jour-là.

Il faut être attentif, mais avec tact, au quotidien de l'accueil, à ce qui surgit parfois d'une façon inattendue à la simple écriture d'un prénom : prénom qui parle d'un autre enfant— d'un adulte aimé— d'une lignée—d'un secret de famille— prénom qui raconte parfois, l'exil, la solitude— prénom enfin inventé aujourd'hui par les parents, sans référence religieuse, culturelle, ou familiale, ce qui est socialement très nouveau— prénoms qui disent sans doute quelque chose en ne signifiant apparemment plus rien.

Prénom où l'enfant brode parfois une histoire singulière qui laisse les parents un peu désorientés par les réactions de l'enfant au sujet, justement, de son prénom.

« Une maman et un papa qui venaient régulièrement à la Maison Verte, sont arrivés un jour avec leur petite fille de deux ans et demi très en colère. La petite fille ne voulait pas que j'écrive son prénom sur le tableau. Décrypter son refus dans l'ici et maintenant de la rencontre fut à la fois complexe pour les parents et simple pour l'enfant.

Je lui ai posé une question au plus près de son refus : Pourquoi il te fâche ton prénom ? Soulagée par ma question elle a répondu avec vivacité : « parce qu'il dit toujours « Non » à moi ».

*A ce moment-là nous avons tous compris, la mère, le père, et moi, ce qu'elle entendait **Elle** dans son prénom : elle s'appelait « Manon » et ce « Non dans son Nom » dans cette période parfois conflictuelle des 2 ans et demi où l'enfant désire prendre son autonomie, lui causait comme un chagrin puisqu'il disait « toujours Non à Elle ». Un prénom devenu autoritaire.*

MEMOIRE COLLECTIVE

Dans ce temps de passage de Mariana et sa maman - de l'Atelier jeu à la Maison Verte- je voudrais remettre la question de *l'enfant* au centre *des lieux d'accueil enfants-parents* qui, très souvent pensent leur lieu d'accueil avec l'idée d'accompagner des parents dans l'éducation de leur enfant, d'accompagner l'enfant dans son développement mais sans écouter l'enfant.

¹⁰ Françoise Dolto, Conférence au CFRP (Centre de formation et de recherches psychanalytiques), le 17 octobre 1985), page 318, dans le livre « Une psychanalyste dans la Cité »

Je voudrai rappeler combien cela reste difficile et surprenant, pour les adultes, d'accepter l'idée que le petit enfant a une activité de penser—comment nous sommes traversés dans toute éducation par ce qui surgit de notre propre enfance—Combien parfois nous restons sourds et aveugles devant certaines questions que l'enfant met en scène dans sa gestuelle. Tout est langage, disait Françoise Dolto en pensant au langage du corps qui est si important dans notre enfance.

Cet après-midi-là, je fais l'accueil avec Françoise Dolto et un autre accueillant. Nous sommes dans le premier mois de fonctionnement de la Maison Verte et le coin d'eau où les enfants peuvent être amenés à se mouiller malgré les tabliers produit des réactions passionnées chez les parents.

La maman de Mariana est inquiète, elle ne veut pas rester, elle surveille sa fille avec vivacité tout en restant debout, comme si elle prévoyait des bêtises à venir qui pourraient la mettre en situation délicate au milieu de tous les autres parents.

À un moment, l'enfant s'approche du lavabo. Sur une étagère, à portée de main, elle trouve un morceau de savon. violemment, méchamment, elle mouille ses mains et les frotte avec le savon, puis elle les applique sur ses yeux, sur son visage, sur sa bouche. Deux secondes plus tard elle hurle, se roule par terre et s'enferme dans une crise violente, interminable.

Françoise Dolto essaye de lui parler. J'essaie de lui parler, pendant que la troisième personne d'accueil s'approche de la maman qui est venue avec son petit garçon de 6 mois ; celle-ci semble très éprouvée par le comportement de sa fille, brusquement *elle a honte*, elle remet son manteau, prend le bébé dans son dos. Elle veut partir.

Le cercle des parents présents ce jour-là se met alors à notre grande surprise en mouvement.

Nous n'avions pas anticipé, à l'ouverture, à quel point il y aurait dans ce lieu, des effets de résonance entre des enfants et des parents, au quotidien de chaque journée, qui produiraient une communauté de pensée entre parents au-delà de tout statut social. En deux secondes, les mots de réconfort se pressent. La mère est happée, entourée, réconfortée avec une telle chaleur qu'avec un soupir de soulagement, elle se rassoit. Elle commence alors à raconter à une autre mère son impuissance, sa fatigue, sa saturation face à cette petite fille qui répète, dès qu'elle le peut, son comportement compulsif avec le savon.

Une visite. Une autre visite. La maman parle souvent avec d'autres parents des colères de plus en plus violentes de Mariana, de sa solitude, de l'appartement de neuf mètres carrés, si petit pour quatre personnes.

L'enfant va à l'école depuis la rentrée de septembre et cela ne se passe pas du tout bien.

— L'institutrice, confrontée aux colères de Mariana, a convoqué la maman pour lui dire qu'à son avis « elle ne posait pas assez de limites à sa fille ».

— Pour se défendre, celle-ci a répondu que « même les coups de ceintures ne la faisaient pas obéir ».

— La directrice a alors convoqué la mère pour lui signifier « que la loi française interdit que l'on frappe un enfant », elle l'a menacée d'un signalement au juge.

— Le père, blessé dans son autorité a menacé sa femme d'envoyer l'enfant « au pays, chez sa propre mère » qui saurait, elle, « éduquer sa petite fille ».

— Enfin, la mère a rencontré la psychologue scolaire qui lui a dit qu'à son avis « l'enfant était jalouse de son petit frère ».

Voici donc une maman épuisée, déboussolée par les remarques de l'institutrice, de la directrice, de la psychologue. Une femme blessée par les menaces de son mari de renvoyer l'enfant au Mali, et une petite fille qui reprend, mercredi après mercredi, sa compulsion à se frotter les yeux, la bouche, le visage avec le savon.

A cet instant là, tous les acteurs professionnels qui gravitent autour de cette petite fille ont fait leur travail, et je sais qu'ils l'ont fait avec le souci de protéger l'enfant. Et pourtant, il y a comme une onde de choc qui s'est déployée autour de cette famille où chacun — en faisant « son travail » dans sa fonction sociale reconnue — a produit, en retour, des effets de violence sur la mère et l'enfant. Onde de choc que nous avons analysée dans le groupe de réflexion des pratiques que nous menions en partenariat sur l'arrondissement.

« Chez elle, au pays, une bonne mère doit apprendre les règles de la vie en société à ses enfants. Elle ne doit pas tolérer les caprices, les transgressions, l'insolence, les colères. C'est le prix à payer pour avoir un enfant qui obéit ensuite à la parole paternelle. Un enfant qui n'obéit pas à son père est un enfant mal élevé par sa mère dans les toutes premières années et, la famille comme la communauté, lui en demandent compte ».

Quand cette mère s'entend dire par son mari qu'il va « renvoyer l'enfant au Mali », elle est profondément atteinte dans la cohérence de sa pensée. Elle se sent doublement jugée : dans sa culture et sa famille, elle doit faire obéir son enfant et cela même avec des coups si c'est nécessaire ; dans l'autre société, elle doit donner des limites à sa fille, mais si elle la frappe, elle se met hors la loi.

La psychologue pense soutenir la maman en lui proposant une explication au sujet des colères de sa fille. C'est paradoxalement ce qui mettra le plus la maman sur la défensive, parce qu'elle aura l'impression de recevoir une information parfaitement inutile au sujet des colères de Mariana. »

Elle me dira par la suite : « Tous les enfants sont jaloux, et alors ? C'est pas pour ça qu'ils ont le droit de tout faire ».

Autour de cette petite fille, dans cette période de concertation des différents services, ce n'est pas le déficit de prise en charge éducative qui se cristallise, c'est au contraire le trop-plein de lecture interprétative : — éducative : *manque de limites* — Sociologique : *appartement trop petit*— Psychologique : *jalousie*—Juridique : *maltraitance*— culturelle : *mère Africaine*.

A la Maison Verte, Mariana, heureusement, continue de venir avec sa mère. A chaque visite, elle se projette sur le sol dans une colère sans fin. Elle n'entend plus rien et je peux voir la mère de plus en plus fragilisée et impuissante face à ce comportement.

C'est donc pour soulager la maman et donner un peu d'espace à Mariana que je vais suggérer à Françoise Dolto d'enlever le savon, ce qui va déclencher le rapide échange suivant entre nous : « Ce n'est pas comme cela qu'un psychanalyste travaille » va-t-elle me dire. Ce qui lui vaudra cette réponse immédiate : « Peut-être, mais si la mère ne vient plus, le psychanalyste aura eu raison, mais Mariana restera seule avec sa question.

Si je répons aussi vivement à Françoise Dolto, c'est parce j'ai une certitude : avec ou sans savon, la question de l'enfant continuera d'insister et cette petite fille et sa mère n'auront plus personne pour les écouter.

A ce moment là, nous étions en pleine discussion au sujet de la place des analystes et des non-analystes » au quotidien de l'accueil, de la place possible ou impossible d'une écoute analytique au quotidien de l'éducation du jeune enfant

A cet instant-là, en une seconde, se joue entre Dolto et moi la question du symptôme qui organise la venue d'un enfant en consultation— alors que dans un lieu d'accueil enfants-parents il n'y a pas de demande de consultation, mais bien une demande de lecture à plusieurs du comportement déroutant d'un enfant.

Ce déplacement du dispositif de la cure à celui, nouveau, de la Maison Verte, Françoise Dolto en prendra très vite la mesure en disant qu'à la Maison Verte, elle est une **parmi d'autres** à intervenir.

Dans un colloque à Bordeaux, elle dira en septembre 1980 : « *Afin que les parents ne se croient pas obligés de mettre en avant un symptôme de leur enfant, un désordre pour lequel ils viendraient demander conseil, nous avons bien spécifié que ce n'était pas là un lieu de consultation – ce que l'on pourrait croire puisqu'il y a des psychanalystes – ni de rééducation – ce que l'on pourrait croire puisqu'il y a des éducateurs – mais qu'il s'agissait d'un lieu de loisirs entre enfants et parents, pour le plaisir de jouer et de se détendre, grâce à la présence auxiliaire d'un personnel qualifié, mais qui est en place seulement pour faire profiter les autres de son expérience.*

Chaque jour de la semaine, ce personnel change, afin que les parents et les enfants seuls se sentent chez eux, les clients permanents de la boutique, et que nul parmi le personnel qualifié ne puisse imposer son style et influencer, par sa façon d'être et de voir les choses, les parents souvent (trop souvent, au début surtout) demandeurs de conseils. Ils sont les clients permanents de la boutique.

Françoise Dolto est revenue la semaine suivante, en disant : « J'ai réfléchi, tu as raison : c'est une question, il faut tenir le coup »... et elle est partie enlever le savon quand elle a vu Mariana arriver avec sa maman.

Cet après-midi-là, Mariana, privée de savon a passé une superbe journée et nous avons pu regarder avec satisfaction la maman, détendue, discuter avec d'autres mères. Soudain, en fin de journée, Mariana aperçoit sur une étagère une boîte de lait en poudre avec un beau bébé blanc souriant sur l'emballage. Elle prend la boîte, renverse le lait en poudre par terre, se met à plat ventre, puis se frotte vigoureusement le visage dans la poudre, avec la même frénésie qu'elle mettait à se frotter le visage avec le savon.

Le « bébé blanc souriant sur l'emballage »— « la poudre blanche qu'elle vient de répandre sur le sol pour se frotter le visage » se conjuguent brusquement dans ma pensée avec le « bébé noir » que tient la mère.

J'interpelle alors vivement la maman : « quand a-t-elle connu une personne blanche ? ».

La mère qui s'est levée frémissante en voyant l'enfant se coucher par terre me répond sans hésitation : « Quand j'étais à la Maternité. »

Son ton est grave, je la sens entièrement mobilisée à l'écoute de son enfant. Elle reprend d'elle-même, très vite : « J'ai accouché par césarienne de mon fils, et l'assistante sociale a placé Mariana dans une famille blanche pendant 15 jours ».

« Est-elle venue vous voir à la maternité ? » « Non, elle m'a juste parlé au téléphone. » Je saisis alors le combiné posé sur le bureau, je le tends à la mère en disant : « Appelez-la au téléphone. »

La mère, dans l'aigu de la voix, lance alors un appel à sa fille : « Mariana, Mariana, je suis à la maternité, le bébé est né, je vais venir te chercher, chez la dame. »

Au premier « Mariana », l'enfant qui, habituellement, n'entendait rien quand elle était en crise, a tourné son visage vers la voix maternelle — dans le même temps Françoise Dolto se saisit du téléphone Fischer Price et dit : « Ta maman t'appelle au téléphone ! » Mariana le prend, puis le lâche, pour se précipiter vers sa mère qui ouvre les bras pour la recevoir. Elle berce ensuite doucement sa fille comme on berce un bébé, en chantonnant dans sa langue. C'est comme si l'enfant émergeait soudainement d'un état quasi hallucinatoire qui aurait perduré depuis le moment traumatique du placement dans une famille blanche.

Après cet instant fécond, Mariana n'a plus fait de colère clastique.

Ce moment de travail avec cette mère a été, pour moi, un moment révélateur au sujet de toutes nos certitudes sur la question des cultures, de l'éducation et, des milieux sociaux. Il m'a permis de questionner notre façon d'invalider, avec notre savoir, les capacités d'une mère.

Cette mère qui n'avait jamais entendu parler de psychanalyse est entrée de plain pied dans une « présence analytique à son enfant », illustrant ce que soutenait Lacan au sujet de la pratique analytique.

« L'histoire disait-il n'est pas le passé. L'histoire est le passé pour autant qu'il est historisé dans le présent— historisé dans le présent parce qu'il a été vécu dans le passé. »

C'est à dire, qu'en disant à la mère « appelez-la au téléphone, j'ai permis à la mère d'accepter l'idée *que le passé était le présent*— et c'est dans ce présent qu'elle a appelé sa fille au téléphone pour retrouver le *passé*— et c'est dans le *présent* que Françoise Dolto a tendu un téléphone/ jouet à l'enfant en lui disant : « Ta mère t'appelle au téléphone ».

C'est donc dans *l'ici et maintenant* d'une rencontre, qu'un acte de création a été posé, un acte de création qui ne demande *ni explication, ni suivi*, un acte de création qui provoque un remaniement psychique entre la mère et l'enfant et qui doit être constaté par tous : parents/ enfant/accueillants.

Un acte de création qui ne pourra jamais se reproduire. .

Max Kohn, psychanalyste, dans son livre : « Mots d'esprit, inconscient, et événement écrit » : « L'événement est analytique quand il emporte avec lui la nécessité d'un auditeur pour en rendre compte (....) La psychanalyse est un engagement à faire l'événement. (...).Un événement est analytique, quand de manière imprévisible il introduit un auditeur dans le spectacle du langage et qu'il devient nécessaire à sa compréhension. L'écoute agit »

Dans une conférence sur la Maison Verte, donnée à Bordeaux en avril 1980 Françoise Dolto disait : « l'être humain est double: d'une part, un être de communication, émetteur-récepteur sensoriel de messages à décoder ; d'autre part, il est animé sans discontinuer, depuis sa naissance, par la fonction symbolique spécifique à l'homme.

(...) Malheureusement, l'entourage adulte ne comprend pas que chez l'enfant, des fonctionnements sains où perturbés, des comportements expressifs, mimiques, cris, sont des substituts de paroles, des appels, des demandes, des réponses aussi à des paroles entendues, à des comportements d'autrui, pour lui porteurs d'un sens qu'il leur donne. »¹¹

En écrivant cette séquence, j'ai laissé vagabonder ma pensée.

Cette petite fille avait été sevrée brutalement au début de la grossesse de sa mère. A 18 mois, elle avait été privée de tout contact avec elle : placement. Conséquences immédiates

¹¹ Conférence au Congrès de l'ANPASE avril 1980, « La Maison Verte. Un lieu de rencontre et de loisirs pour les tout-petits avec leurs parents. Page 206 dans le livre Dolto Une psychanalyste dans la cité, l'aventure de la Maison Verte. Gallimard 2009

de cette séparation : absence du corps maternel : odeur, toucher, souffle, puisqu'auparavant, elle dormait dans le lit de ses parents, absence de la voix, changement de langue.

Cette frénésie à se frotter le visage avec le savon ou le lait en poudre, était-elle une façon hallucinatoire pour l'enfant de retrouver le *leurre* d'une présence maternelle ? C'est une lecture possible du comportement compulsif de l'enfant.

Comportement qui viendrait raconter une histoire de sevrage, de perte de repères, de solitude et de déchirure du lien.

Comportement que F Dolto décrit très bien dans son livre « L'image inconsciente du corps » elle écrit : *On peut dire « que par delà la distance du corps à corps entre le bébé et sa mère-nourrice, lorsque celle-ci est sortie de son champ visuel, ce sont les perceptions subtiles de son odeur et de sa voix qui continuent à être pour l'enfant le lieu dans l'espace qui l'entoure— où il guette son retour. Jeu de présence-absence de l'objet de satisfaction du désir ».*

En revanche, dit-elle : *« si l'objet disparaît à jamais brutalement c'est après un certain temps d'attente, un épuisement du désir, et un arrêt de la dynamique du désir, c'est la mutilation de l'image du corps qui s'était développée dans la relation du nourrisson à sa mère ; il s'ensuit une impossibilité de symbolisation d'un lien disparu, donc de la sublimation dans des relations subtiles langagières que d'autres personnes pourraient entendre ».*

De plus, la maman m'a transmis quelque chose de très important au sujet du prénom de sa fille. Mariana était le prénom de l'enfant à l'état civil français où les parents doivent déclarer l'enfant dans les trois jours après la naissance. Comme elle était née un mercredi, il lui avait donné un prénom qui voulait dire « mercredi », dans leur langue¹². Dans leur culture, on devait attendre un certain nombre de jours avant de nommer l'enfant, puisque le choix du prénom devait être obligatoirement référé à un ancêtre.

Cela veut dire que dans l'intime du groupe familial, l'enfant portait un autre prénom, et cela veut dire aussi qu'elle n'avait jamais été appelée Mariana sauf, brusquement, dans la famille blanche et ensuite à l'école. De quoi être encore plus perdue au moment du placement dans une famille blanche, placement qui avait pourtant été préparé et accompagné par l'assistante sociale, qui était très attentive au fait de parler aux enfants.

Ce moment de travail avec cette mère m'a permis de questionner notre façon d'invalider, avec notre savoir, les capacités d'une mère. Cette maman, tellement attaquée dans ses réponses éducatives dans le social, qui avait honte d'être prise en défaut dans *sa fonction éducative* devant des *mères blanches à la Maison Verte*, n'a pas eu honte, devant tout le monde, d'aller chercher son enfant dans un autre temps de leur histoire commune.

¹² Prénom qui n'est pas celui de l'enfant dans le texte.

Toutes les mères présentes ont alors partagé avec nous, avec un grand respect, ce moment si étonnant entre *la mère, l'enfant, et les deux accueillantes*.

Les mères ont perçu qu'une mère n'est pas toujours responsable et encore moins coupable d'être une *mauvaise mère* quand son enfant a un comportement difficile à la maison, à l'école, ou dans un jardin public. Parfois, il y a juste une faille qui s'est creusée entre les adultes et l'enfant, où sont venues se déposer pour l'enfant : la peur, la solitude, la détresse au moment d'une séparation avec son univers familial, alors même que les adultes, parents, assistante sociale, famille d'accueil avaient fait au mieux pour accompagner l'enfant.

Par la suite, cette maman m'a apporté un cadeau. Elle ne voulait pas de dette entre nous, j'avais sauvé son couple, elle m'a donné à son tour quelque chose pour protéger mon couple. C'est donc en tant que *femme* qu'elle a tenu à me remercier. Dans sa culture m'a-t-elle dit, elle n'aurait pas pu faire face à la honte de ne pas pouvoir exercer sa fonction maternelle correctement. Si l'enfant avait été placé ou renvoyé au pays, elle aurait tout perdu ; socialement, culturellement, affectivement, et sentimentalement.

En tant que professionnels, lorsque nous intervenons au sujet d'un enfant auprès des parents, que ce soit dans une structure de soin, de garde, ou d'accueil, nous devons toujours nous positionner entre deux registres.

Le premier est celui qui fonctionne sur une lecture interprétative du comportement de l'enfant — C'est parce que votre fille manque de limite, qu'elle pique des colères.— C'est parce qu'elle est jalouse, qu'elle pique des colères.— C'est parce que vous la « frappez » qu'elle est violente.

Le second s'inscrit dans un processus où nous mobilisons nos *capacités à chercher- à s'étonner - à découvrir*.

Ce travail est difficile à faire reconnaître par des instances administratives parce qu'il est impossible de construire des grilles d'évaluation qui viendraient en rendre compte. On ne peut pas quantifier, dans des grilles, ce qui a été *évit*é, et pourtant, dans cette séquence, je fais un vrai travail de prévention précoce qui peut être chiffré :

_ J'évite la mise en place d'une mesure éducative qui coûte de l'argent.

—J'évite de mobiliser l'appareil judiciaire. S'il y avait eu un signalement, un juge aurait dû décider si, oui ou non, la mère avait été maltraitante. Ce qui, dans cette situation, aurait été difficile à penser.

—J'évite peut-être un placement d'enfant, je participe donc à réduire les dépenses sociales.

—J'évite cette absurdité : séparer une petite fille de sa famille alors qu'elle souffre justement d'une séparation, c'est-à-dire mettre en place une réponse classique de protection qui ne protège pas l'enfant, mais qui au contraire l'attaque.

—J'évite sans doute une dislocation de la famille.

Et surtout, je retisse le lien entre l'enfant et la mère, ce qui peut éviter que cette question de la rupture du lien ne *se rejoue à la génération suivante au moment, par exemple, où Mariana deviendra mère.*¹³

Sans parler des répercussions pour son petit frère, si Mariana avait été placée juste après sa naissance, ou si elle était partie au Mali chez sa grand-mère paternelle.

MEMOIRE HISTORIENE

En 1979 Madame Simone Weil, Ministre de la santé et de la sécurité sociale a financé la création de la Maison Verte, avec un budget innovations sociales pour 2 ans.

Ensuite, en 1980, Madame Garnier-Dupré, responsable du secteur de la prévention sur Paris qui regroupait à ce moment-là : les centres maternels, les services d'action éducative en milieu ouvert, les équipes de Clubs de rue, les placements d'enfants à l'aide sociale, les allocations multiples d'aide à la famille, trouva une ligne financière au titre de la prévention précoce pour soutenir la viabilité de la Maison Verte dont elle percevait tout à fait l'importance comme lieu de prévention première.

La Caisse d'Allocations Familiales, la Fondation de France, et Le FAS (Fonds d'Action Sociale) qui s'occupaient de familles immigrées ou de familles françaises en situation de précarité ont soutenu le financement de ces lieux.

Entre 1979 et 1989, 30 structures « type Maison Verte » soutenues entre autres par la Fondation de France ont ouvert.

Le programme de la Fondation de France s'est terminé par un colloque qui a rassemblé 1200 personnes le 24 avril 1989 : « Maisons Vertes, dix ans après, quel avenir ? ¹⁴ »

La Fondation de France nous avait dit qu'il s'agissait de promouvoir, auprès des pouvoirs publics, le financement de ces lieux.

En réalité, il s'agissait de clore le "financement des lieux Maison Verte" pour ouvrir des lieux sous un autre concept "Maison Ouverte".

En 1990 en effet, la Fondation de France, le Fonds d'Action Sociale pour les immigrés et leurs familles, la Caisse des Dépôts et Consignations décidèrent de soutenir la création de lieux innovants pour le jeune enfant dans des quartiers d'habitat social.

Pour Bernard EME, sociologue, il s'agissait « de soutenir des actions qui facilitent l'insertion sociale, favorisent la réussite scolaire, intègrent les enfants issus de l'immigration et rompent l'isolement social »¹⁵

¹⁴ Les actes du colloque ont été publiés par la Fondation de France, dans les Cahiers n°3, 1991

¹⁵ Bernard EME, « Des structures intermédiaires en émergence—les lieux d'accueil enfants parents de quartier » 1993

En août 1991, la Fondation de France a proposé de mettre en route un projet d'évaluation des lieux d'accueil, avec la participation du sociologue Gérard Neyrand qui a écrit un livre ensuite sur cette recherche.¹⁶

En avril 1992, nous nous sommes retirés de ce projet d'évaluation. A ce moment-là, compte tenu de l'histoire fondatrice de la Maison Verte entre quartier D'HBM et quartier de luxe du Front de Seine, j'ai écrit un texte en une nuit, qui a été envoyé au nom de toute l'équipe à la Fondation de France et aux équipes qui participaient à cette évaluation¹⁷, où je questionne cette séparation entre lieu « d'insertion sociale » et lieu « Maison Verte ».

Avec un passage au sujet de l'Anonymat.¹⁸

Il n'y a jamais eu pour moi des enfants Maison Verte, des enfants Maison Ouverte, des enfants d'institutions, des enfants de consultations, des enfants d'émigrés, pas plus qu'il y a aujourd'hui des enfants de LAEP. Il y a juste des enfants qui sont reçus dans des cadres de travail qui ont leur spécificité. Des enfants qui sont toujours inscrits dans une famille, qu'elle soit présente ou absente. Des enfants qui doivent affronter les grandes questions de la vie.

Des enfants qui sont confrontés à la question sexuelle. Des enfants qui naissent dans un *bain de langage* qu'ils reçoivent d'abord passivement pour ensuite devenir, non seulement objet de la parole des adultes, mais aussi sujet de la parole, parce que le sujet est d'abord un être de langage.

En page de garde du livre « Françoise Dolto, une psychanalyste dans la Cité : l'aventure de la Maison Verte », j'ai écrit : Education/ psychanalyse l'impossible nouage, mais en mettant un point d'interrogation.

De colloque en colloque, en effet, j'avais poursuivi avec Claude Schauder un questionnement au sujet de ce nouage éducation/ Psychanalyse/politique sociale/ socialisation.¹⁹

En 2008, L'Association du Furet a conduit une recherche au sujet des lieux d'accueil enfants-parents dans leur diversité, en partenariat avec la Fondation de France, la Caisse Nationale

¹⁶ Gérard Neyrand, « Sur les pas de la Maison Verte. Des lieux d'accueil pour les enfants et les parents », Paris, Syros, 1995

¹⁷ Texte que l'on peut lire dans le livre : « F. Dolto, Une psychanalyste dans la cité, l'aventure de la Maison Verte »

¹⁸ Le livre réunit des écrits de Françoise Dolto sur la Maison Verte (conférences, entretiens, lettres), inédits ou dispersés dans différents ouvrages. Dans ce livre, je présente aussi des documents d'archives de la Maison Verte. Gallimard 2009 dans un dialogue avec Claude Schauder. Sur le sujet de la Maison Verte /Maison Ouverte page 178 à 197, sur le sujet de l'Anonymat page 190.

Journée de travail l'ALDA (Association Lire Dolto aujourd'hui) Strasbourg), les 20 et 21 novembre 2004 Collectif dirigé par Claude Schauder .

d'Allocations Familiales, l'ACSE (l'agence pour la cohésion sociale et l'égalité), la fondation Bernard van Leer ^{20, 21}

Marie Nicole Rubio, en proposant une recherche *quantitative et qualitative* des lieux d'accueil enfants-parents réunis aujourd'hui sous le sigle générique de LAEP, avait eu le désir de mettre, autour d'une table, des chercheurs—des acteurs de terrain— des financeurs et coordinateurs des LAEP, et cela en présence de trois organismes qui ont œuvré pour soutenir le développement de ces lieux depuis leur création : La CAF, la Fondation de France et l'ACSE.

Elle avait pris le risque de réunir, dans un comité de pilotage, des professionnels avec des points de vue théoriques différents (psychologues, sociologues, psychanalystes, éducateurs) qui s'étaient déjà croisés à différentes époques au sujet de ces lieux.

C'est cette complexité -là : mettre ensemble des acteurs *subjectivement impliqués*, qui m'était apparue potentiellement riche d'un nécessaire dialogue ou d'un impossible dialogue.

C'est dire que nous avons tous accepté de voir surgir des différences de représentations, dans la mesure où ces lieux avaient souvent mobilisé, lors de leur création, beaucoup de désir pour les faire vivre et survivre—et parfois, beaucoup d'affrontements entre les différents acteurs qui risquaient l'aventure.

Et cela, en présence des partenaires- financeurs des LAEP d'aujourd'hui, mobilisés par leur désir de comprendre l'intérêt de ces lieux dans les registres de l'éducation, de la socialisation et de la prévention, pour pouvoir les défendre auprès des instances financières comme la Cour des Comptes.

Dans son utilisation, cette recherche pouvait avoir de multiples entrées. Elle pouvait devenir un outil de transmission entre les lieux d'accueil— un document de référence pour ceux qui ne connaissent pas ces lieux— un outil de diffusion de cette idée en Europe à travers la Fondation Bernard van Leer. —Un document de synthèse pour les CAF, puisque *l'étude quantitative* leur avait été transmise dès 2008. Elle pouvait aussi nous échapper et devenir, malgré nous, un outil d'évaluation pour ceux qui régulent les finances publiques et, au pire, être utilisée pour des réductions ou des suppressions de budgets, ou encore pour diluer la spécificité de ses lieux.

A notre époque, il y a en France plus de 1000 lieux d'accueil, certains se sont ouverts sous le vocable Maison Verte, d'autres sous celui de Maison Ouverte ; tous sont financés maintenant par les pouvoirs publics sous le sigle de LAEP (lieux d'accueils Parents-Enfants).

²⁰ Recherche coordonnée et dirigée par Henriette Scheu, avec l'appui de Nathalie Fraioli, et la collaboration de Gérard Neyrand, Sylvie Rayna, Françoise Hurstel, Andréa Gonzalez et Marie-Nicole Rubio directrice de l'association le Furet 6 Quai de Paris, 67000 Strasbourg.

²⁰

Ils ont tous un point commun dans leur diversité : « ils fonctionnent en général à partir de ce *concept organisateur d'« anonymat »* ».

Les lieux d'accueil enfants-parents ont beaucoup lutté pour vivre ou survivre durant toutes ces années passées. Cette lutte contenait cette petite potion magique qu'on appelle le désir, qui les poussait à discuter, batailler, pour défendre ces lieux, les faire reconnaître, dans une transmission souvent par essaimage, en allant rencontrer d'autres partenaires qui voulaient tenter l'expérience, ou des financeurs potentiels qu'il fallait convaincre parfois de multiples fois, compte-tenu des changements d'interlocuteurs, dans les municipalités, les CAF et les conseils généraux. Dialogues intenses, qui établissaient souvent des liens de qualité entre une équipe et des interlocuteurs administratifs qui avaient su se mobiliser quand ils avaient perçu l'importance de cette prévention précoce.

Aujourd'hui, ces lieux sont reconnus par les politiques. Ils sont aussi reconnus comme objet de recherche universitaire.

Certains lieux vivent avec des financements pérennes, d'autres font en grande partie du bénévolat ou plutôt du volontariat. D'autres survivent... d'autres encore ont perdu « l'esprit de ces lieux », ils ouvrent sur injonction d'une municipalité, parfois sans personnels qui se sentiraient concernés, sans représentation sur ce qu'ils doivent faire avec des parents et des enfants », sans espaces d'accueil spécifiques.

*Une question va se poser : que va devenir ce « **concept d'anonymat** » au regard de ces trois mémoires : singulière, collective, historique, alors que la question de l'éducation traverse le corps social : que ce soit au titre du politique, de la pédagogie, de la psychologie, de la psychiatrie, du pharmaceutique, ou du contrôle social. Quel dialogue possible y aura-t-il entre les lieux d'accueil, les organismes de formation, les chercheurs et les politiques, quand ces lieux seront ouverts essentiellement au titre de la commande sociale sans transmission *préalable d'une pratique spécifique*.*

En 1978 Madame Simone Weill, alors ministre de la santé, a accepté de financer la Maison Verte, un lieu sans dossier, sans contrôle, sans fichier, sans statistiques. Elle a accepté le *concept d'anonymat* qui a été repris dans de nombreux pays aux régimes politiques différents. Ce concept ne se contentait pas de protéger le lieu de toute évaluation, il prenait en compte le désir de chaque être humain d'être aussi accueilli dans sa subjectivité. Au-delà de notre culture, de nos croyances, de nos savoirs, de notre langue, nous avons tous ce *désir* : être accueillis dans notre *singularité* d'être humain ayant justement : une histoire, une mémoire, une culture, un passé, une identité en tant que sujet de sexe masculin ou de sexe féminin.

Ce désir fait de chacun d'entre nous un être *unique* et c'est notre diversité qui donne à chaque rencontre cette *saveur* particulière de la vie.

Il m'a paru nécessaire de défendre ces dispositifs ouverts sur la cité qui soutiennent du lien social dans ce moment où notre société se crispe sur des replis identitaires.

Lieu non ségrégatifs, organisés sur un mode démocratique où parents, enfants et accueillants sont *partenaires actifs dans un questionnement*.

En conclusion, pour illustrer cette pratique spécifique de nombreux lieux d'accueil, j'ai choisi quatre petits instantanés où l'on peut entendre *penser* : une mère, un père, des parents, un enfant, et un accueillant. Parfois en étant présent à ce qui se dit entre la mère et l'enfant à leur insu.

Une Maman et son fils

Une maman est venue durant toute une année à la Maison Verte, elle avait pris la parole de Françoise Dolto très au sérieux : « La Maison Verte prépare l'enfant à être séparé de sa mère... elle lui apprend à vivre en toute sécurité sans elle dans la société »²².

Ce jour-là, cette maman était très en colère. Nous étions au mois de novembre et l'entrée de son fils dans un jardin d'enfants à 2 ans et demi, se passait très mal : il avait des cauchemars toutes les nuits et parfois, à l'école, il vomissait. La maîtresse ne pensait pas pouvoir le garder.

« Le truc de Madame Dolto, venir à la Maison Verte pour préparer l'entrée de l'enfant à l'école " ça ne marchait pas ».

Nous avons eu alors ce petit échange très rapide, mais très intense.

— *Comment cela se passe-t-il, quand c'est son papa qui l'amène à l'école ?*

—ça, ce n'est pas possible, son père ne peut pas l'amener à l'école !

—*Vous vivez seule ?*

—Mais pas du tout, je suis mariée.

—*Votre mari part trop tôt à son travail pour pouvoir le conduire à l'école ?*

—Mais oui, heureusement !

—*Comment ça, heureusement ?*

—Eh bien : « Il ne peut pas l'emmener à l'école ».

—*Il ne veut pas ?*

—Il veut bien ! Mais il ne peut pas ! Et il ne peut pas, parce qu'il n'est pas au courant !»

— *Et, à ma question : « Il n'est pas au courant de quoi ? », elle a répondu sans reprendre son souffle:*

« *Il n'est pas au courant que son fils va à l'école, j'ai dit à mon fils : tu ne dis rien à papa, c'est une surprise, c'est notre petit secret* ».

Puis, brusquement il y a eu un long silence, son visage s'est embrasé... Elle venait de prendre la mesure de son énoncé et de son implication sur le mal-être de son fils à l'école. Jusqu'à ce moment de sidération, elle avait construit un scénario sans faille : « Mon fils a deux ans et

²² La cause des enfants page 77.

demi— dans 6 mois, il sera à l'école publique *comme son père le désire*— j'ai bien le droit de le mettre quelque temps dans une école privée expérimentale *comme je le désire*. »

Il y a donc, tous les jours, deux façons d'être présent dans l'accueil.

D'un côté la Maison Verte prépare l'enfant à l'entrée à l'école, elle s'inscrit dans le registre de la prévention. D'un autre côté, nous proposons un accueil *convivial* qui permet à une mère de venir, dans l'impromptu de sa visite, parler la question d'une rentrée à l'école, difficile pour son fils, avec une personne d'accueil.

Et puis, il y a l'instant de la surprise entre une mère et une accueillante, *qui ne se représentera jamais deux fois de la même façon*,²³ instant de vérité qui est bien au delà d'une réponse organisée sur le mode du conseil. A ce moment là, *l'accueillant* doit se dégager brusquement de l'illusion de pouvoir « tout prévenir » pour être juste présent « *Là où ça ne colle pas* », là où il y a une inadéquation dans la psyché d'une mère entre ses actes et son dire.

UN PERE et une mère et leur petite fille

Accepter l'idée que les petits de deux ans ont une activité de penser reste très difficile à faire entendre aux parents, aux professionnels, et aux financeurs, et pourtant, si on est un peu attentif à ce qu'ils racontent au quotidien de leur développement, on peut parfois les entendre réfléchir

Un couple arrive avec une petite fille de deux ans. Le papa me dit :

Ma femme est enceinte de 6 mois, elle pense qu'il faut que nous disions à notre fille qu'elle porte un bébé dans son ventre — moi, je pense qu'elle est trop petite pour comprendre— ma belle mère est d'accord avec ma femme,—ma mère avec moi— et le pédiatre nous dit que c'est à nous de choisir. Comme nous n'arrivons pas à nous mettre d'accord, il nous a dit d'aller à la Maison Verte pour en parler.

La question ainsi posée est un véritable piège parce qu'elle s'inscrit dans un conflit entre deux lignées, celle du père, celle de la mère, il ne s'agit pas alors de donner un conseil qui obligatoirement ne conviendra pas à l'une des deux lignées, il s'agit d'amener les parents à réfléchir, sans me mettre dans une place de spécialiste ayant un savoir sur la question.

Je leur demande : qu'en dit votre fille ? Le père très fâché me répond : « En voilà une question idiote, elle dit juste quelques mots »

Je lui suggère que les enfants qui ne parlent pas posent souvent leur question en gestes, parce que, s'ils ne parlent pas, *ils pensent* .

Le fait que sa petite fille puisse penser, lui paraît alors le comble de la stupidité ; énervé, il reprend sa phrase précédente, mais avec plus de précision et il me dit « Vous êtes une parfaite idiote ».

Je lui propose de réfléchir à ma question et je les laisse pour aller accueillir une maman.

Une petite heure après, brusquement, j'entends une voix qui traverse l'espace, une voix tout excitée :

Madame, Madame, *la théière, la théière*, et, devant mon étonnement, il me raconte : « ça fait un mois que notre fille ne veut pas aller se coucher sans une théière blanche toute ronde qu'elle caresse en s'endormant !!! Vous vous rendez compte, « elle caresse quelque chose de rond », de rond comme le ventre de sa maman !!!

C'est un petit moment qui peut sembler être de rien du tout, mais c'est un grand moment de découverte, par un père, des émotions de sa fille, de ses possibilités de représentation, de sa perception de la vie du couple. C'est aussi une grande transformation du regard de cet homme sur la toute petite enfance et, peut être, le début d'un questionnement sur son enfance.²⁴ »

DES PARENTS et une petite fille

Ils sont arrivés à la Maison Verte avec une petite fille de trois ans, diaphane, ils venaient complètement affolés, absolument dépassés par ce que le père avait déclenché autour de la nourriture. Sur les conseils du pédiatre, le père avait fait preuve d'autorité quand sa fille avait refusé de manger des légumes, il n'avait pas accepté ses *caprices*, il lui les avait présenté trois repas de suite réchauffés. Seulement, le refus, peut-être momentané de l'enfant de manger les légumes, s'était transformé en refus alimentaire, le père n'avait pas « eu le dernier mot » la petite fille s'était tout simplement arrêtée de manger et de parler, impossible de lui faire ouvrir la bouche depuis trois jours...

Il a fallu que les parents revisitent leur position. Le père, effaré, a pris acte qu'il avait répété les méthodes éducatives de son propre père autoritaire et violent en acte, « il lui pinçait le nez pour l'obliger à ouvrir la bouche, quand il refusait un plat », ce qu'il s'était juré de ne jamais faire.

Seulement, en faisant le récit de ce moment difficile autour de la nourriture, il a entendu ce qu'il avait dit à sa fille : « Si tu ne manges pas tes légumes, je vais te pincer le nez pour te faire ouvrir la bouche ». Ces paroles, fruit d'une réminiscence inconsciente pour le père, l'enfant s'en était saisie littéralement, elle avait déclenché un refus complet de « *l'ouvrir, cette bouche, ni pour manger ni pour parler* ».

Le désarroi profond d'un enfant autour de l'alimentation doit toujours faire signe pour les adultes en charge d'éducation, cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas des règles de vie à donner aux enfants au moment d'un repas, cela veut juste rappeler que l'alimentation touche au plus intime de notre être, de notre culture, de notre religion, de notre mémoire, de notre confiance en l'autre, et qu'il n'est pas toujours de « bonne éducation » de remplir l'assiette de souvenirs, d'affects ou de menaces, avec des propos qui sont parfois très lourds à digérer.

²⁴ Cet instantané permet d'illustrer la difficulté pour les parents ayant des enfants de l'âge de la Maison Verte, c'est à dire étant en plein questionnement, de vouloir dans le même temps être accueillants... la nécessité d'être en fonction tierce dans ce lieu ne risque-t-elle pas d'en être invalidée ?

Des menaces sur l'enfant au moment d'un repas ne sont jamais sans importance et, dans les cantines de crèche ou d'école, le personnel qui accompagne les repas des enfants devrait en être informé dans des journées de formation.

DES GRANDS PARENTS et leur petit fils.

J'avais accueilli, ce jour là, un enfant de deux ans et demi, de langue étrangère, accompagné par ses grands-parents. Ils étaient un peu déroutés par cette petite force de la nature absolument adorable qu'était leur petit-fils, qui courait partout, n'écoutait rien, piquait des colères et ne prononçait pas de mots, tout en faisant beaucoup de bruit.

Je leur avais expliqué, comme de coutume, les règles de la Maison Verte qui organisent le dispositif, règles auxquelles sont référés : les enfants, les parents et les accueillants.

Dans une pièce, il y a des fauteuils, des tapis, un coin pour jouer à l'eau. C'est là que les enfants qui ne marchent pas et les bébés se tiennent en général.

Dans l'autre pièce, il y a les jeux moteurs, camions, vélos, trotteurs. Une ligne rouge entre les deux pièces inscrite pour les enfants une limite à ne pas dépasser avec les objets qui roulent.

Cette ligne rouge est le lieu où, justement, les enfants viennent questionner le permis et le défendu, avec parfois beaucoup de *force* dans leur désir d'aller où ils veulent, comme ils veulent, dans les deux pièces. Les grands-parents m'ayant témoigné de leur fatigue face à cet enfant qui n'écoutait pas, je leur avais proposé de prendre le relais et d'intervenir au sujet de la ligne rouge. Pensant que l'enfant ne comprenait pas le français, je n'ai pas essayé de lui parler dans ma langue, j'ai simplement bloqué son camion avec mes mains à un moment où il franchissait la ligne. Accroupie devant lui, je l'ai regardé dans les yeux en faisant « Non, non, non » avec mon index, en touchant ensuite le camion avec mon doigt pour bien lui signifier que c'était le camion qui ne pouvait pas passer.

Il a alors ouvert des yeux ronds, très attentif à mes gestes. Il a regardé la ligne, puis le camion que je lui avais montré du doigt, puis il a reculé et il est parti faire des tours très rapides dans l'espace des jeux moteurs.

Toujours accroupie, je me suis dit que nous avons parfaitement *communiqué* sans les mots : il avait intégré l'interdit, avec finalement assez de facilité pour un enfant qui n'écoutait rien d'habitude. J'en étais là de mes élaborations quand, brusquement, il a arrêté de tourner dans la pièce, il m'a regardé, il a pris son élan et il m'a foncé dessus.

Enfin, c'est ce que j'ai cru, puisqu'au dernier moment, alors que j'allais me relever pour le laisser passer (avec l'idée d'aller ensuite rechercher le camion, pour qu'il comprenne que c'était l'objet qui devait rester dans la pièce des jeux moteurs), il a pilé devant moi, comme le faisait l'autre petit garçon du même âge devant sa maman. Il a planté son regard dans le mien avec une attention intense — avec son doigt, il a touché la ligne rouge — puis le camion, il a refait mon

geste « Non, non, non ». Ensuite, avec un grand sourire, il est descendu du camion, pour passer la ligne en marchant. Tout son corps brusquement semblait s'être apaisé, comme s'il venait de comprendre, en se séparant du camion, la cohérence de cet autre monde qui n'était pas celui de sa famille.

Dans cette petite séquence, *l'essentiel* de l'échange est invisible pour ceux qui regarderaient la scène d'un point de vue extérieur. Parce qu'il ne s'agit pas dans ce lieu de contraindre le corps de l'enfant par un interdit « *immobilisateur* », mais bien de l'accompagner dans un moment *séparateur* où il reste *identifié* à l'objet-camion avec lequel il joue.

« Dépasser la ligne, disait Françoise Dolto, c'est comprendre, par la répétition et sous la complicité attentive du regard adulte, que l'engin à roulette ne marche pas tout seul ; que les pieds qui le font avancer, les mains qui le conduisent sont à soi et qu'on peut les commander. Il faut pouvoir intégrer la différence entre soi et l'objet pour comprendre la règle et entrer ainsi dans la joie humaine de la transgression possible »²⁵

Nous venions, dans l'ici et maintenant d'une *rencontre*, de nous « entendre » sur le sens d'un geste, au-delà de ce que je pensais être le barrage de nos deux langues. Le doigt qui dit « non » me semblait être ce jour-là un signe universel. Mais il y a dans cette séquence, pour cet enfant, un bien plus grand enjeu autour de ce double mouvement. Cette rencontre autour du signe « non » fut pour lui une révélation. Une entrée dans le code symbolique des échanges humains, quelque chose comme un « Eureka, je comprends ce que tu me dis ».

En effet, ce petit garçon, qui restait sourd aux interdits posés par ses parents et ses grands-parents, était en fait atteint d'une surdité grave, non détectée au moment de son passage à la Maison Verte. C'est ce que les grands-parents sont revenus me dire quelques temps après.

Accueil, écoute, socialisation sont donc intimement liées. Le passé doit pouvoir être entendu quand il s'infiltré à l'intérieur d'un comportement ou d'un dire, mais sans oublier le présent qui est accompagné avec un cadre, des limites, des rencontres sociales.

J'ai choisi d'ouvrir ce texte par une citation de Jean-Pierre Vernant, entre autre, parce qu'il a été engagé dans la résistance et qu'il a fait le lien dans son dernier livre "La traversée des frontières" entre son activité de résistant et sa passion pour la Grèce Antique.

Dans son livre, il parle de ce moment particulier où les Grecs ont eu cette idée « complètement folle » de la « Cité démocratique ». Ce moment où surgit cette idée absolument étonnante.

²⁵ Une psychanalyste dans la cité, page 328

« Un groupe humain ne peut pas être représenté par un personnage unique ». Il faut alors trouver des modèles d'institutions qui permettent que le pouvoir soit entièrement dépersonnalisé et qu'il circule des uns aux autres, que l'on commande et obéisse successivement et que tout soit réglé par un débat public au centre de la cité. Alors que dans la plupart des civilisations, on a une société hiérarchisée, avec un souverain qui représente l'autorité et qui sert en même temps d'intermédiaire entre les dieux et les hommes. Un souverain qui fonde l'ordre social.

Sa collègue Jacqueline de Romilly, professeur de Grec ancien qui a été en France la première femme helléniste à entrer au Collège de France en 1973 se pose pour son compte la question de la "civilité" dans son dernier livre : « Dans le jardin des mots »

"J'ai été frappée écrit-elle de rencontrer un peu partout, ces derniers temps, un sens nouveau pour le mot *incivilité*. Le mot, naturellement, est bien attesté en français ; mais il n'était pas habituel de l'employer pour désigner des actes de délinquance, des agressions, des destructions ou des vols de propriété privée ou publique. Le mot s'employait dans un sens beaucoup plus faible pour désigner un manque de courtoisie. On s'excusait de son incivilité si l'on avait, par mégarde, franchi une porte avant une personne qui méritait des égards, ou bien si on lui avait coupé la parole ou que l'on ait négligé un des titres qu'il convenait de lui donner. Et dit-elle je trouvais assez émouvant que cet idéal d'ordre public, régi par des lois et liant entre eux des concitoyens, ait porté en soi cette tendance à évoluer vers des manières douces, vers la tolérance, vers la courtoisie. C'est ainsi qu'on a vu, à l'intérieur de notre langue, naître et s'épanouir des composés d'une rare importance : civilisé et civilisation.

Elles commandent et dominant l'ordre de la cité ; et, par le mot cité, on sait bien que l'on désigne tout un groupe de pays ; on peut être citoyen du monde, et c'est précisément le sens premier de ce mot grec passé en français qui est « cosmopolite »

Et je retrouve à travers ce mot la question de la loi : Démosthène s'interrogeant sur les raisons qui font que les gens n'ont pas peur dans la rue, ne craignent pas une agression, s'en retournent chez eux tranquillement ; et qui donc les rassure, se demande -t-il ? Et bien, dit-il, c'est la loi : Non pas qu'elle puisse venir à leur secours en cas de danger ; mais simplement grâce à sa force.

Et d'où vient-elle, cette force ? Voici ce qu'il répond : « *Ce qui fait la force des lois c'est vous-mêmes en toute occasion leur puissance souveraine au service de l'homme qui les réclame. Voilà comment vous faites la force des lois de même qu'elles font la vôtre.*

Il s'agit alors, en référence à la loi, de sentir que l'on appartient à un même groupe qui a ses règles et se trouve de ce fait uni : ainsi se développe un sentiment de fraternité, de solidarité, et

de socialisation. C'est exactement pour moi ce que sont Les lois qui régissent le dispositif de la Maison Verte. Entre autres, le concept d'anonymat dans sa double incidence sociale et clinique.

A la Maison Verte la règle des tabliers et celle de la ligne rouge font aussi loi pour tous-parents, enfants, garde d'enfant, accueillant- et cette dimension de loi pour tous est en lien direct pour moi avec la question de la "démocratie". Ces deux règles doivent être un point de dialogue entre les parents, les enfants et les accueillants.

Cette loi pour tous est parfois l'objet de conflit entre les personnes d'accueil. Nul ne peut faire sa loi en *ajoutant* des règles, **nul ne doit se prendre pour la règle**, il s'agit juste de s'y référer pour qu'elle puisse fonctionner comme une loi : celle de la Maison Verte.

Cette loi pour tous est parfois difficile à accepter par des adultes accompagnateurs qui contestent ce qu'ils dénoncent comme un arbitraire, au nom de leur droit à être la seule loi pour leur enfant.

Cette loi pour tous est parfois difficile à entendre par des jeunes enfants qui s'imaginent que c'est eux qui vont faire la loi ; surtout dans cette période hautement conflictuelle des deux ans où ils s'essayent à prendre leur autonomie en disant non à tout ce que les adultes proposent. C'est souvent le premier contact de l'enfant avec des règles qui régissent une petite communauté ; elles préparent l'enfant à celles de l'école, mais avec cette sécurité d'être reconnues par papa et maman comme valables. C'est peut-être là que les parents et l'enfant peuvent faire le point sur la façon dont ils vont vivre le monde extérieur. Celui-ci va-t-il être présenté à l'enfant comme un monde bon ou comme un monde dangereux, qui ne vaut pas celui protégé de maman et papa ?

En 2016, les colères, les caprices, les bêtises des enfants sont dûment répertoriés, classifiés et soignés avec des médicaments. Les enfants ont des troubles du déficit de l'attention avec hyperactivité (TDAH) ; des troubles de conduite (TC) ; des troubles oppositionnels avec provocation (TOP) ; des troubles du comportement perturbateur non spécifiés.

J'ai eu envie de transmettre aujourd'hui l'importance de ces lieux comme la Maison Verte où l'on donne la parole à des enfants et à leur parents, parce ce que je ne crois pas que ce soit bien de psychiatriser l'éducation en inventant des troubles qui permettent de donner des médicaments aux enfants.

J'ai déjà connu ça en 1960, en institutions d'enfants.

Je suis tout aussi sceptique sur la tendance sécuritaire de nos sociétés et sur cette façon de régler des questions éducatives banales en interpellant la police : envisager par exemple pour

des parents de déposer une plainte auprès de la police contre du personnel de crèche au sujet d'une morsure entre deux enfants de 14 mois, en demandant le renvoi du mordeur !!!

Janus Korczak médecin, éducateur en Pologne écrivait en 1928 un livre : « Le droit de l'enfant au respect ». En 1942, avec ses deux cents orphelins il a été déporté au camp d'extermination de Treblinka. Il fut l'un de ceux qui avait très vite acquis la conviction que des relais juridiques et politiques s'avéraient indispensables pour inscrire dans le temps et dans l'espace les changements de regards, de principes et de pratiques qu'il importait d'instaurer envers les enfants et les jeunes.

Son manifeste de 1928, sur le « Droit de l'enfant au respect » annonce une démarche qui aboutira seulement en 1989, quand la Convention des Nations Unies sur le droit de l'enfant sera signée par un certain nombre de pays.

Dans un roman paru en 1924 « Quand je redeviendrai petit » : il s'adresse aux adultes.

« Vous dites

C'est fatigant de fréquenter les enfants.

Vous avez raison.

Vous ajoutez :

Parce qu'il faut se mettre à leur niveau, se baisser, s'incliner, se courber, se faire petit.

Là, vous avez tort.

Ce n'est pas cela qui fatigue le plus. C'est plutôt le fait d'être obligé de s'élever jusqu'à la hauteur de leurs sentiments.

De s'étirer, de s'allonger, de se hisser sur la pointe des pieds.

Pour ne pas les blesser. »

Alors, c'est le moment, aujourd'hui, de rester mobilisé à ce sujet du « droit de l'enfant à être entendu » dans le respect de sa personne et de celle de ses parents.

Marie-Hélène Malandrin Avril 2016, pour toutes questions qui surgiraient à la lecture de ce texte, et voici mon email : marie.malandrin@gmail.com